

## 1

Les quatre hommes fendaient la foule, portant le cercueil sur leurs épaules. « Il arrive », j'ai chuchoté. Ma mère a levé le visage vers moi, mon reflet dans l'écran de ses lunettes noires. Nous avons reculé pour laisser les fossoyeurs s'approcher et nous sommes retrouvées à la hauteur de Julien.

Retenu par des cordes, le cercueil est descendu lentement dans le trou. Le petit bruit du bois sur la terre, les liens qu'on fait coulisser pour les remonter, la discrète retraite des quatre costauds. Un couple de tourterelles a volé bas à travers le cimetière. Le prêtre a béni le cercueil, l'odeur d'encens flottait autour de nous. Puis il a fait un ample geste dans ma direction. Je me suis avancée sans lâcher la main de ma mère. J'ai choisi deux roses rouges dans la corbeille du sacristain et lui en ai tendu une. Elle l'a jetée dans la fosse, j'ai fait comme elle, leurs corps de fleurs ont eu comme un soupir en touchant le bois verni et nous sommes restées immobiles un moment. Je regardais la boîte, j'imaginai le cadavre de mon père là-dedans, dans son élégant costume bleu marine, ses chaussures de cuir brillantes, sa chemise blanche impeccable, et je me disais que tout allait pourrir, son cerveau génial et perturbé, sa solitude, ses projets, tout ce qu'il ne nous avait pas dit.

Quand j'ai senti que ma mère avait fini de se recueillir, je l'ai entraînée de côté. Elle a lâché ma main et a attendu, très droite. Après nous, Julien a effectué les mêmes gestes et nous a rejointes, suivi peu à peu par le reste de la famille, des cousins éloignés avec quelques enfants que je n'avais jamais vus, qui se sont regroupés près de nous. Se sont ensuite avancés Richard Berlioz et l'équipe de la maison d'édition, il y avait son assistante, la chargée de com, l'attachée de presse, qui ont défilé devant le trou pour se signer ou y jeter une rose avant de passer devant nous, l'air grave, et de se diriger vers la sortie du cimetière. Ont suivi des journalistes, quelques figures familières du petit écran, une poignée d'amis, et surtout une foule d'inconnus, lecteurs et lectrices, curieux, libraires, ça n'arrêtait pas. Il faut dire que la presse avait multiplié les hommages.

J'avais mal aux épaules. Julien m'a serré le bras. Je me concentrais sur le crissement du gravier et les appels des oiseaux. J'étais saisie par la beauté indécente de ce jour de mars. Une main glacée m'enserrait le cœur, je sentais le visage noir de la mort tout contre le mien et la vie continuait, bientôt luxuriante. Dans l'air doux flottait la promesse d'une effusion de pollens. J'ai fermé les yeux et imaginé ce que ma mère pouvait percevoir. Le bourdonnement insistant dans les buissons de bruyère derrière nous, les mots chuchotés, la brise tiède sur la peau, le parfum de la terre et des eaux de toilette mêlés, la chaleur du soleil sur la nuque, une goutte de sueur peut-être, qui coulait entre ses omoplates. Immobile, elle semblait fixer droit

devant elle. Elle avait enroulé autour de son cou un foulard de soie qui cachait ses brûlures et n'avait pas pris sa canne blanche. Ceux qui ne la connaissaient pas devaient la trouver hautaine.

La plupart des invités buvaient dehors, sous les platanes, quand nous sommes arrivés à la salle de réception louée pour l'occasion, une grande pièce ovale aux fresques Art déco qui donnait sur la terrasse du restaurant. À l'intérieur, le soleil se déversait par les hautes fenêtres. Les gens se pressaient vers les tables posées contre le mur du fond, derrière lesquelles officiaient les serveurs, puis ressortaient un verre à la main dans l'après-midi finissant. J'ai glissé un verre de vin blanc entre les doigts de ma mère et nous avons bu quelques gorgées en silence. Julien m'a prise dans ses bras. Par-dessus son épaule, j'ai vu s'approcher Richard et me suis dégagée. L'éditeur nous a serré la main avec de petits hochements de tête. « Toutes mes condoléances, Céline, Chloé », a-t-il dit en soupirant. « C'est une perte incommensurable, toute la maison est en deuil. Le monde de la littérature est en deuil. C'est un homme et un écrivain exceptionnel qui nous a quittés. Le prêtre en a magnifiquement parlé dans son homélie.

— Vous aussi, merci, Richard, votre mot était très émouvant », a dit ma mère.

J'ai répondu par un sourire à cet homme immense et grisonnant qui venait déjà chez nous quand j'étais enfant, qui s'enfermait longtemps dans la bibliothèque avec mon père

et en ressortait de plus en plus tendu au fil des années. «Exceptionnel, oui, c'est pour ça que tu l'as tellement harcelé», j'ai pensé.

«Vous n'imaginez pas, Céline, mon impatience et mon émotion à l'idée de découvrir ses manuscrits inédits. Christian est à nos yeux l'auteur majeur de ce début de siècle et les Éditions du Héron comptent le mettre en valeur comme il le mérite.

— Je sais, je vous appellerai dès que possible, a promis ma mère.

— Prenez votre temps, bien sûr, il est trop tôt pour en parler. Mais sachez que nous allons faire rayonner son œuvre posthume. Traductions, adaptations, je...

— Merci», l'a interrompu ma mère.

Richard m'a regardée.

«Tu ne sais pas ce qu'on va trouver», lui ai-je dit. Son assurance m'agaçait. Il n'avait rien lu des nouveaux textes de mon père, comment pouvait-il s'avancer ainsi, et sans même attendre la fin de la cérémonie? Je pensais aussi à d'autres manuscrits. Les miens. Deux romans que je n'osais faire lire à personne, dont je n'avais rien dit, pas même à Julien ou à mes parents. Je n'étais pas prête. Je ne les trouvais pas pires que bien des textes publiés et encensés par les médias, mais si on me disait que c'était mauvais, s'ils étaient refusés par les éditeurs, si tout cela n'en valait pas la peine, je ne saurais plus quoi faire de moi et de ma vie. Ne pas les faire lire, c'était continuer à rêver, à espérer. Continuer à écrire. Que tout reste ouvert. Peut-être aussi

qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul véritable écrivain dans la famille.

«Tu as raison, Chloé, a répondu Richard. Mais nous avons passé tant d'heures à discuter que j'ai une petite idée de ce qui l'occupait.» Nous n'avons rien répondu, il a poursuivi. «Je ne voudrais pas vous brusquer, mais il y a là plusieurs journalistes et je me demandais si... Je m'engage à ce que ce ne soit pas long, mais je pense que Christian...

— Pas plus de dix minutes, et groupés», a tranché ma mère.

Tandis que l'éditeur s'éloignait, elle a tâtonné pour me prendre le bras. «Chloé, sers-moi encore un verre. Et on va leur parler dehors, j'étouffe ici.»

On a répondu aux questions des journalistes sous les platanes assaillis de moineaux. Les micros et les smartphones ont enregistré leurs piailllements, bien plus vrais que nos échanges superficiels. Les stylos couraient sur les calepins, mais la pêche aux informations inédites serait un flop : il n'y aurait ni révélations ni formules chocs. Nous n'avions rien à dire qui aurait permis de percer le mystère de celui qui s'était retiré du monde après avoir publié deux romans bardés de prix parmi les plus prestigieux, succès critiques et publics qui lui avaient apporté gloire et fortune. Qu'avait écrit Christian Monnay pendant ces trois décennies de silence ? Avions-nous pu lire ses manuscrits, en parlait-il ? Pourquoi ce repli ? Dépression, posture bouddhiste, refus des mondanités ? Mais l'œuvre ne se nourrit-elle pas aussi de la petite monnaie des jours ? Construisait-il sa légende, le mythe du *grantécrivain* ? Ou peut-être qu'il se protégeait

de l'emballlement médiatique croissant et de l'agitation des réseaux sociaux, dont la rapidité et la frénésie étaient si contraires à la lenteur exigée par l'écriture... ? Les suppositions allaient bon train. Car plus Christian Monnay s'était coupé des lumières de la renommée, fuyant la plupart des médias et éconduisant son éditeur, plus la rumeur avait enflé sur le chef-d'œuvre en chantier. Une rumeur que je soupçonnais Richard d'alimenter.

Mais nous ne savions rien. Il écrivait mais nous n'avions rien lu. Seulement partagé sa vie quasi monacale. C'est tout. Et dès que je l'avais pu, j'avais fui son silence.

Une fois les journalistes repartis, une femme élégante s'est approchée de nous. Elle était éditrice, vivement intéressée par l'œuvre posthume, et ce n'est pas parce que les premiers romans avaient été édités par Richard que nous ne pouvions pas discuter, a-t-elle suggéré avec un sourire en me tendant sa carte de visite. Je l'ai saisie machinalement. Elle s'est éloignée à pas rapides sur ses talons hauts.

Nous avons pris congé de la famille. Les plus âgés ont serré ma mère dans leurs bras. J'ai salué comme un automate les groupes sur le départ, oncles, tantes, cousins. La tête me tournait, la chaleur, le vin. Pendant que Julien emmenait ma mère à la voiture, je suis allée me rafraîchir aux toilettes. Dans la grande salle, les employés débarrassaient les tables.

L'eau froide a apaisé mes joues brûlantes. J'ai passé une main mouillée dans mes cheveux. Les nuits d'insomnie m'avaient dessiné deux cernes sombres sous les yeux.

«Excusez-moi», a dit une voix derrière moi alors que je remontais les escaliers pour sortir. Je me suis retournée pour faire face à un homme dans la trentaine, le crâne rasé, les yeux très bleus. «N'avez-vous jamais pensé à une panne d'écriture?» Il m'a tendu une carte de visite où figurait le logo d'un grand quotidien. «Je m'appelle Mathieu, Mathieu Weber», a-t-il ajouté. Il savait visiblement qui j'étais, aussi je n'ai pas répondu, me contentant de prendre sa carte et de le saluer en sortant dans l'air qui fraîchissait.

Ma mère était déjà assise sur le siège passager de la Renault, fenêtre ouverte. Julien sifflotait en regardant ses chaussures, debout à côté du véhicule. Il prendrait le tram pour rentrer à l'appartement tandis que je la ramènerais chez elle. Son aide à domicile, hospitalisée depuis la veille pour une crise d'appendicite, n'avait pas pu l'accompagner à la cérémonie. Julien a relevé la tête et m'a aperçue. Tout son visage s'est éclairé. Je me suis efforcée de le regarder comme si je le voyais pour la première fois, cet homme très grand, très mince, qui voulait de moi un enfant. Mais c'était difficile.

Le soir tombait quand nous nous sommes mises en route. À la sortie du village, ma mère s'est penchée pour allumer la radio et Beethoven a envahi l'habitable. Sur l'autoroute, j'ai gardé le pied au plancher. Le trajet jusqu'à la vieille maison nous prendrait moins de deux heures.

Quand j'y repense, je me dis qu'il n'est pas facile de savoir où se situe exactement le début de la fin, parce que l'élément qui a tout précipité n'est au fond que le maillon final

d'une longue chaîne de causalités, de silences et de frustrations. J'aurais tout aussi bien pu remonter à la rencontre entre mes parents, le beau Christian au profil d'aigle qui se rêvait écrivain et Céline, jeune prof de philo de douze ans sa cadette, leur coup de foudre entré dans la légende, leurs années de liberté sans moi. J'aurais pu raconter comment elle n'a jamais douté du talent de son mari, comment elle a accompagné la naissance de son premier roman, comment ils ont été étourdis par son succès. Il avait déjà presque quarante-cinq ans et le portait en lui depuis des années. Soudain, tout s'emballait : *Yosemite*, l'errance d'un couple dans le parc national californien qui revisitait le mythe d'Ulysse, s'était vendu à un demi-million d'exemplaires rien qu'en français. J'étais née deux ans plus tard. J'aurais aussi pu commencer par mon enfance solitaire dans la grande maison pleine de courants d'air, entre un père à moitié absent et une mère à l'imagination débordante. Mais ça aurait été trop long.

Et puis c'est après la mort de mon père que j'ai mis le doigt dans l'engrenage.